

Le sacré dans la société actuelle

Le sujet est immense.

Quand j'entends parler de la crise du monde moderne, trois impressions se mêlent.

D'abord je vois René Guénon, un homme auquel j'étais très attaché, auprès de qui j'ai vécu. Je pense invinciblement au titre d'un de ses ouvrages¹ et je me retrouve à Duqqi près du Caire, je revois ma jeunesse et ma présence auprès de Guénon.

La deuxième impression est beaucoup plus terrifiante. Quand on parle de crise du monde moderne, je vois le champignon atomique, les possibilités de destruction totale qu'il y a maintenant et qui peuvent tous nous affecter. Et dans le sujet que j'ai choisi, ce problème n'est pas exclu, il est présent.

La troisième impression se situe à un niveau beaucoup plus ordinaire, dans mon expérience de plus de trente ans dans une organisation internationale interculturelle - l'Organisation des Nations Unies - où je me suis occupé des droits de l'homme et des rencontres entre les cultures. D'autre part, à côté de cette expérience, il y avait également la participation à toutes sortes de colloques, de rapprochements entre cultures, entre religions. Que je vous dise immédiatement que cette troisième expérience se solde à peu près totalement par la négative. J'ai l'impression que nous sommes plus loin du "One World", du "monde unifié" que nous ne l'étions il y a trente ans, et que le dialogue entre les cultures et entre les religions passe avec beaucoup plus de difficulté que lorsque j'ai commencé.

Je crois que nous sommes devant des choix. La situation, loin de s'être clarifiée, s'est aggravée. A l'issue de la guerre, on avait des illusions, on croyait qu'on entrait dans une ère nouvelle de droits de l'homme, de libertés et on a fondé des institutions auxquelles j'ai adhéré avec quelque enthousiasme, je l'avoue. Et petit à petit, il est apparu que le monde est très complexe et que l'unité, en fait, se situe à un autre niveau que l'équilibre de la terre ou que les profits économiques, et même que la tolérance. Ça va plus loin et plus profond, et je suis beaucoup revenu de l'ouverture à autrui tant qu'on est fermé à soi-même. Je pense qu'avant d'entamer un dialogue entre musulmans, juifs, chrétiens, athées, marxistes, Africains ou Chinois, peu importe, il faudrait d'abord être de meilleurs musulmans, de meilleurs chrétiens, de meilleurs juifs, de meilleurs marxistes. Je pense aussi que nous sommes en train de converser sur des idées reçues et sur des à peu près.

Pour trouver un angle d'attaque à notre réunion d'aujourd'hui, je prendrai un thème que je crois très holistique, et que peut-être Guénon n'avait pas tellement souligné dans son livre qui date d'une autre génération, c'est que nous vivons dans un monde de désintégration, nous vivons dans un monde de distraction où le

¹ La Crise du Monde Moderne, René Guénon, Folio poche.

spectaculaire domine, nous vivons dans un monde de cloisonnements. Les trois défauts que je signale : désintégration, dispersion, cloisonnement, sont trois crimes contre le holisme.

La désintégration va de la conception du monde avec le champignon atomique jusqu'à la psychanalyse, en passant par un scientisme qui pense que c'est en chiffrant les choses qu'on peut avoir prise sur elles. Alors que les traditions nous apprennent toutes à lâcher prise, on essaie au contraire d'avoir prise sur le monde. Donc, cette désintégration, qui est le contraire de l'intégration holistique, fait que notre conception de l'être, notre conception métaphysique, nos conceptions de Dieu, se trouvent atomisées, cloisonnées en opinions, en religions, en sectes et beaucoup plus aujourd'hui qu'à la sortie de la guerre. Et là, il y a un besoin de recentrage, un besoin de synthèse, et c'est le sens même du mouvement holistique.

Dispersion : le monde moderne est un monde de distraction, au sens traditionnel comme au sens ordinaire le plus profane. D'une part le monde actuel est détourné de la connaissance, des racines, des sources et d'autre part il se tourne de plus en plus vers le spectacle qu'il se donne à lui-même par la télévision, par les émeutes aussi... Là encore, il y a un crime chaque fois qu'il y a envahissement des émissions par la "pub", chaque fois que l'on s'abandonne au petit écran. Il y a un abandon et je crois qu'il y a de nouveau là une attaque contre le holisme, qui demande recentrage, ressourcement et c'est pourquoi je suis là avec vous, parce que j'y crois profondément.

Cloisonnements : cloisonnement métaphysique, cloisonnement de l'individu... La partie spirituelle, la partie rationnelle, la partie affective de nous-mêmes sont classifiées et compartimentées séparément ; il y a un travail de dissolution de l'ego et du moi qui se poursuit dans la dissolution de la société. Vous savez très bien que j'aime les anecdotes, j'ai eu l'occasion de rencontrer un reporter de l'Agence Tass, un Soviétique qui avait participé à la prise de Berlin et je lui posais des questions d'une manière simple et directe. Nous étions dans une datcha d'une île de la Baltique. C'était l'un des hommes les plus intelligents que j'aie jamais rencontré.

- *« C'est curieux, lui dis-je, cet amour des êtres que vous avez, qui n'est pas la fameuse âme slave et que l'on retrouve ailleurs, par exemple chez les Tadjiks. »*

Il me répond :

- *« Nous nous sentons solidaires, parce que, chez nous, autrui est un compagnon d'infortune alors qu'en Occident autrui est un concurrent ou un compétiteur potentiel. On ne peut pas s'ouvrir à lui, il faut se méfier. Il ne faut pas le laisser vous dépasser, il faut produire plus que lui, montrer une excellence plus grande que la sienne. »*

Ceci m'a été dit il y a assez longtemps et je ne l'oublierai pas : autrui, chez nous est un compagnon d'infortune qu'il faut aimer et consoler.

Une autre anecdote : j'étais très jeune et je débutais à l'UNESCO. Nous avions des sections très développées pour l'éducation des adultes, et il y avait de grandes

campagnes contre l'analphabétisme et pour l'éducation des adultes. J'ai exprimé alors mon étonnement à Madame Montessori que j'avais vue à Florence :

- « *C'est curieux, l'UNESCO n'a de souci que pour des gens adultes, barbus et analphabètes* ».

Or il y avait aussi le chef de la section de l'éducation des adultes, un Anglais, qui me dit :

- « *Mais c'est très simple, notre but est de faire qu'on puisse lire les affiches et lire les indications dans les grands magasins. Nous sommes là pour faire acheter. Il faut leur apprendre à lire suffisamment pour qu'ils déchiffrent le mode d'emploi. Le but n'est pas d'éduquer des petits enfants ou de les former, le but est de promouvoir les achats* ».

Et il me l'a dit tout tranquillement.

- « *C'est pour ça que nous sommes là et C'est ce que nous avons à faire. Il s'agit d'apprendre à lire et à écrire en Haute-Egypte, au Soudan, au Ghana, en Birmanie, que sais-je encore, pour qu'ils puissent acheter la camelote qui leur est produite dans les différents pays industrialisés* ».

Et il m'a dit cela comme une chose qui allait de soi, pour que je rentre un peu dans le jeu.

Enfin, dernière anecdote. Lorsque je recevais des candidats pour l'UNESCO, le critère essentiel sur les feuilles imprimées que je leur donnais, était l'expérience. Mot profondément égalitaire, démocratique mais aussi niveleur parce qu'on ne demandait pas « *Quelles sont vos capacités ?* » mais « *Quelle est votre expérience ?* ». On pensait que n'importe quel être en accumulant l'expérience - on ne disait pas la connaissance - pouvait aller plus loin, mais ceci est une conception linéaire où les habitudes, les capacités, la vocation, l'amour ne jouent pas de rôle. Par exemple un homme qui avait fondé une usine en Union Sud Africaine, que sais-je encore, était considéré comme plus important qu'un homme qui n'avait rien fait. Ce système égalitaire au démarrage était profondément injuste car il contribuait à ne regarder que ceux qui pouvaient déjà prouver leur efficacité. On ne tenait pas compte des autres. Or, il y avait quantité de capacités, de projections dans l'avenir, de possibilités de s'exprimer qui étaient ainsi écartées dès le début.

La notion d'expérience a donc remplacé la notion traditionnelle de vocation et de compétence. Et vous constaterez que dans la civilisation de l'Inde, les choses sont même poussées très loin, jusqu'au système de castes où un prêtre n'est pas un guerrier, qui n'est pas un marchand, et ainsi de suite. Mais ce système a existé - Dumézil l'a très bien démontré - dans l'antiquité romaine et dans le monde médiéval et c'est maintenant seulement qu'il y a une prime à une efficacité et à un rendement que l'on ne considère que lorsqu'ils se sont déjà manifestés. Il est très difficile de commencer et de dire « *Me voilà, je vais vous faire quelque chose* », il faut déjà être connu pour pouvoir être pris au sérieux. On donne une trop grande place à la spécialisation et à l'expérience et pas assez à la vocation et à l'aptitude.

Il y a une autre chose qui m'a aussi beaucoup frappé alors que j'étais délégué de l'Afghanistan à l'ONU. J'étais président du comité de rédaction au moment où on

- La situation actuelle de l'individu.
- Le problème de la Connaissance, qu'est-ce que signifie connaître, aujourd'hui ?
- Le problème de la société, où en est-elle aujourd'hui ?
- Le problème des relations internationales.

Je voudrais m'attarder sur ces cinq points, tout en ayant toujours à l'esprit les trois couples antithétiques "désintégration et intégration", "cloisonnements et unité", "dissipation et concentration".

Nous sommes dans un monde en désintégration et avons besoin d'intégration. Intégration de la personne d'abord, intégration de la société mais pas dans le conformisme ni dans l'aplatissement ni dans le nivellement, intégration de la vision du monde d'où le terme holistique.

Je commencerai par l'aspect métaphysique. En parler fait déjà sourire. Il est évident que l'aspect métaphysique a été en grande partie évacué du monde moderne et c'est ce qui fait d'ailleurs le sentiment de révolte, de manque, de la jeunesse. Il y a une dimension de l'être qui est tronquée et qui inspire de manières diverses des révoltes, des rejets, des prises de position qui varient selon les pays, selon les climats. Un peu partout on voit que l'être humain n'accepte guère d'être réduit au rôle de producteur et de consommateur, qu'il se pose le problème de ses fins dernières, le problème de la Connaissance et tout simplement le problème de l'Être. Un jour, après mai 1968, j'ai reçu une délégation de jeunes gens en colère, Anglais et surtout Californiens, qui demandaient une remise en cause des principes et des idées, un supplément d'être et d'âme, tout en rejetant d'une manière totale le monde. Ils disaient qu'ils étaient dans une société où tous leurs aînés étaient des « cochons et des lâches ». Alors je leur ai répondu : « *Dans quelques années, vous serez récupérés et vous deviendrez tous des bureaucrates et des banquiers.* » (Cela n'a pas manqué, c'est comme ça que ça s'est terminé, ils ont tous été récupérés). J'ai une définition du lâche que je vais vous proposer, vous me direz si vous êtes d'accord ou non : le lâche est celui qui se manifeste quand il est sûr que la grande majorité est avec lui. Et vous, vous me sortez des idées en sachant que la brigade d'acclamations est avec vous. Or, ce qui est important, c'est d'être tout seul et de faire face !

J'étais d'accord avec eux, cependant j'ai éprouvé le besoin de tourner entièrement les choses mais je respecterai toujours cet état de manque, qui est tout de même un état de recherche métaphysique du soi, en-dehors des questions d'équilibre des puissances et des questions mesquines, mais dont nous dépendons en grande partie.

La question métaphysique est aujourd'hui réduite à une question psychologique de tolérance et de liberté de conscience. Je prétends que c'est le commencement de la fin, que la tolérance signifie très souvent l'indifférence et que ramener la métaphysique à une question d'opinion, c'est déjà réducteur et peu sérieux. Et j'ai vu encore ces jours-ci des gens qui acceptent entièrement qu'un tel soit marxiste, tel autre nietzschéen, tel autre musulman, pourvu que le pétrole continue à couler et que les "*choses sérieuses*", c'est-à-dire les cours de la bourse, ne bougent pas et que les affaires continuent. Pour la plupart, les choses importantes et sérieuses, c'est l'action économique et politique, et quand je parle de philosophie, on me dit souvent : « *Bon, écoutez, maintenant parlons de choses sérieuses* ». L'aspect métaphysique est évacué en privilégiant l'aspect géopolitique et l'aspect relations économiques. Souvent je réponds à des questions sur le Moyen-Orient, et quand je parle de Allah, quand je parle des principes qui me tiennent à cœur, je sens que ça glisse ; par contre, les gens commencent à accrocher quand on parle du pétrole et des rapports de force. J'ai vécu et je vais souvent en Orient, on ne m'a jamais parlé du pétrole. On m'a parlé du pain, très souvent, les gens avaient faim, mais le pétrole « *ça passe au dessus de leur tête* ». C'est essentiellement une vision métaphysique du monde qu'ils ont. Et je dirai même qu'on ne comprendra strictement rien à l'Orient ni à l'Occident si on ne réintroduit pas cette dimension métaphysique. J'entends par là une dimension qui n'est pas strictement religieuse car les religions ont trop souvent accaparé ce besoin. La dimension religieuse est déjà un aplatissement qui fait passer l'individualisme moralisateur par-dessus une vision du monde holistique et plénière. Ainsi, cette dimension est perdue, perdue aussi bien en Orient qu'en Occident, et c'est l'un des points où peut-être la suite des événements n'a pas confirmé certains espoirs que se faisait Guénon.

L'Orient est aussi menacé que l'Occident et en vérité on serait bien en peine de dire où est l'Orient et où est l'Occident ? Je crois en réalité que la solution passe par chacun de nous et à l'intérieur de nous-mêmes. On ne sera pas sauvé par des élites orientalisées, ni par un catholicisme rénové, ni par une conscience de telle ou telle religion, mais cela passe, de manière beaucoup plus intérieure, par chacun de nous et par une méditation, une mise en unification de soi-même d'abord, qui permet à ce moment de se projeter vers autrui, à une dimension autre que celle des équilibres de religions, de cultures, de puissances, d'économies, de politiques, que sais-je encore... Ce terme même de "*métaphysique*", qui dépasse les religions, n'est même pas compris et passe à côté de la plupart, j'estime pourtant que c'est l'un des aspects les plus importants. Et si on était un musulman conscient, ou un juif conscient !... Et si on n'adorait pas le veau d'or, ni les moines ... Car je pense sans cesse au mot bouddhique, vous savez : celui à qui le moine montre la lune et qui, au lieu de regarder la lune, d'adorer la vérité, adore le bout du doigt, adore le moine... ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Il ne s'agit pas de pontificat, il ne s'agit pas d'ayatollah ni de pape, mais il s'agit d'arriver à une réintégration, à une unité intérieure qui donne à une vérité au-delà des formes religieuses, à l'égal des formes et des sectarismes quels qu'ils soient, une réalité intérieure. Il ne s'agit pas de conversion, si ce n'est de conversion à soi-même, à la voix qu'on entend à l'intérieur de soi. Il s'agit d'être de manière consciente ce que l'on est déjà et de devenir ce que l'on est, mais avec plénitude, et à ce moment l'ouverture à autrui s'opère toute seule.

Ici, j'arrive à l'aspect psychologique avec, là aussi, la notion de holisme, d'unité, d'intégrité. J'emploie "intégrité" aussi bien dans le sens psychologique que dans le

sens moral : ne pas rester découpé en petits morceaux, ne pas considérer qu'on est un être pour la psychanalyse, un être décomposé en esprit et en corps, mais reconstituer le holisme en soi. Savoir que le corps est sacré tout comme l'esprit n'est pas une abstraction mais une réalité agissante dans le quotidien. Or toute la marche de la philosophie nous a porté à disséquer l'homme en facultés distinctes et le premier crime a été le dualisme de la chair et de l'esprit. On peut dire que c'est un crime qui remonte très loin dans le temps et que ce crime existait déjà au paradis terrestre... mais ne remontons pas aussi loin. Lorsque Descartes a posé l'individualisme comme loi, et le "*cogito ergo sum*" comme fondement de l'être, c'est à dire lorsqu'il a substitué à la notion du Soi, à la notion de Atman, la notion du "je", du "moi" individuel, il a commis un acte violemment anti-rituel - et je dirais que j'admire encore ce côté "Soldat" de sa personnalité - un acte héroïque. Il a posé que le "moi", l'expérience du "je", est le point de départ et la mesure de tout. Seulement il a ramené ce "moi" à une expérience individualiste, humaniste, de la personne et il a ignoré et laissé de côté le Soi qui nous accorde à l'Universel, qui nous accorde à l'Etre et qui en fin de compte nous accorde à nous-mêmes. Et c'est cet individualisme humaniste, aboutissement d'ailleurs d'un processus commencé à la Renaissance et même avant, qui a été l'une des premières ruptures, accusée plus tard par le kantisme et par le hégélianisme : on posait un sujet rationnel, abstrait de sa réalité et on le prenait comme sujet connaissant. Que par la suite, la divinisation de l'historique par l'hégélianisme ait mené au marxisme, il y a une continuité, et de voir l'homme essentiellement comme travailleur n'est pas foncièrement différent que de voir l'homme comme producteur et acheteur. A chaque fois, c'est aplatir les données de la personne humaine pour ne prendre qu'une faculté que l'on monte en épingle. Et c'est pourquoi il m'est très difficile de prendre au sérieux l'opposition entre l'Occident et le monde communiste. Pour moi, ils sont nés d'une même vision du monde, avec une intonation plus grande à l'Est sur certains aspects, mais la religiosité ou la liberté y sont d'une tiédeur, d'une tolérance qui ignorent le dépassement métaphysique, et l'affrontement entre l'Est et l'Ouest est un affrontement de puissances beaucoup plus qu'une comparaison de valeurs. N'empêche qu'il y a des endroits où il fait meilleur vivre que dans d'autres!

Maintenant, voyons la société. La société est brisée, atomisée, transformée en groupes, groupuscules, sectes qui disent tous "moi, je" en tirant vers soi l'atomisation de la société n'est qu'un pendant de l'atomisation du moi individuel, qui à son tour est un pendant de l'atomisation métaphysique du monde. Pour un instant je reviens à une expérience plus quotidienne. Quand j'ai commencé à travailler aux Nations Unies, on pensait, de bonne foi, à un monde uniforme, unifié par l'optimisme du progrès, par l'universalité de la science, et nourri par la liberté. Aujourd'hui on voit qu'on en est assez loin. Ce monde-là s'est évaporé, s'est transformé en une multitude de cultures diverses et là j'ai moi-même joué un rôle à l'UNESCO. La vérité n'est pas une abstraction scientiste qui unifie les hommes, mais elle est dans l'évidence intérieure d'appartenance à une culture, aimée donc vécue, du Ghanéen, du nigérian, du péruvien... et ce ne sont pas des entités politiques qui déterminent l'appartenance de chacun. Quelquefois c'est au-delà, quelquefois c'est en deçà, quelquefois c'est une appartenance tribale, quelquefois c'est une appartenance qui saute par-dessus l'entité politique et étatique. Le monde est devenu plus complexe depuis la deuxième guerre mondiale et l'idée que le monde sera unifié par la diffusion du progrès, des médias, du rationalisme, est une idée qui fait rire aujourd'hui. Elle ne faisait pas rire dans ma jeunesse, on y consacrait sa vie.

Aujourd'hui, force est d'admettre que l'universalisme ne passe pas par une abstraction mais passe par le spécifique, le très différent, le vécu. La vision du monde que peut avoir un indien des hauts plateaux péruviens, que peut avoir un berger Peul est une plénitude, elle est une totalité, elle peut être un holisme, et l'universalisme ne doit pas aplatir ces convictions mais les pousser jusqu'à l'universel. En un mot l'universel n'est pas le général, l'universel est en dedans de chacun d'entre nous. Ce n'est pas la reconnaissance d'une conformité passive, mais la reconnaissance de la part d'absolu que chaque être détient et qui est en soi. C'est pourquoi le dialogue des cultures ne passe pas par les oeuvres d'art, ne passe pas par les monuments, ne passe pas par les valeurs qu'on peut saluer au passage d'un coup de chapeau, il passe encore moins par des nations et sûrement pas par des différences économiques et par la réduction de ces différences, il passe par la reconnaissance de la part d'absolu qui est en chacun de nous. Je me rappelle ce que me disait ce révolté du FLN à l'époque de la guerre d'Algérie :

- *« Est-ce que vous pensez que je risque de me faire tuer pour que mes enfants aient l'autogestion ? Ca ne m'intéresse pas du tout. Ce qui m'intéresse c'est que, eux, reconnaissent qu'ils ont été créés par le même Dieu que moi. Pour ça je suis prêt à mourir. »*

L'autre jour à la station de métro Concorde j'ai été arrêté par un marchand de fleurs, un musulman qui m'avait vu à la télévision. Il m'a dit :

- *« Prenez toutes ces fleurs, elles sont à vous, parce que vous êtes le premier à ne pas se pencher sur nous comme sur un cas sociologique et à ne pas jouer la dame de patronage, avec une bonne conscience gauchiste qui veut que si on se conduit bien on arrivera au développement et par le développement on arrivera à être comme les autres. Au contraire, vous glorifiez ce qu'il y a de beau dans notre culture. Prenez toutes ces fleurs, elles sont à vous ».*

Et j'ai ramassé toutes ces fleurs et je suis parti, et comme chez moi je n'ai pas de vase ni rien du tout, j'ai répandu les fleurs en vrac sur le parquet. Il me les avait données non pas par fraternité musulmane, non pas par espoir d'un développement futur - il savait très bien qu'il allait mourir vendeur de fleurs au fond des corridors du métro - mais parce que je l'avais conçu dans la dignité de sa personne, de sa culture, de ses origines, de son être. Et là, il était prêt à donner tout ce qu'il avait, et ce qu'il avait c'étaient des fleurs.

La différence économique, la différence sociale, est pénible, elle est dure. Pour ma part, j'ai vécu ma vie en dents de scie, ayant été à très peu de distance et quelquefois à quelques jours d'intervalle, millionnaire et clochard. La différence ne vient pas de ça, elle vient de l'incertitude : est-ce que ça va durer un an, deux ans, trois ans, dix ans, toute la vie ? C'est une autre dimension qui n'est pas purement économique, c'est une dimension de connaissance. Est-ce qu'on est destiné à finir comme ceci ou comme cela ? C'est une question "d'être" et d'arriver à surmonter une condition et si on met l'accent entièrement sur la lutte des classes, sur la situation économique, on laisse de côté ce qui est essentiel et qui échappe à la quantification. Ce n'est pas la quantité qui est l'essentiel, c'est l'ignorance et l'ignorance des fins dernières. Mais je dirai que dans le monde moderne puisque c'est celui dont nous

parlons, les notions de carrière, de profit, d'acquisition sont considérées comme fins dernières trop souvent. Et ça détourne presque tout le monde de fins qu'on n'apprécie qu'au moment de mourir. La plupart d'ailleurs se masquent leur propre mort. C'est-à-dire qu'on prend des fins primitives, premières, pour des fins ultimes et le but n'est pas de se sacrifier sur une bombe, ni de s'enrichir, mais le but est au-delà et beaucoup plus silencieux, beaucoup plus intérieur. Et c'est pour ça que je dis que c'est facile à définir, à réfuter en sens primaire. C'est-à-dire que ce n'est ni la réalité, ni le pouvoir, ni l'argent, ni l'influence, ni même ce qu'on croit être des qualités (l'amour du prochain, la bonté), mais c'est quelque chose qui va encore au-delà, qui est plus intérieur et qui est une fine pointe de l'âme, parce qu'on peut buter sur la bienfaisance comme on peut buter sur le nationalisme, comme l'endroit où on peut buter est plus dangereux. Je crois que je suis musulman surtout à cause de cette phrase : « *L'endroit où Satan nous attend le mieux et le plus sûrement, c'est la bonne conscience du sage et du juste. Et là il nous a* ».

J'en viens maintenant à l'aspect politique. J'étais sorti d'un monde qui se croyait unifié et qui se découvre aujourd'hui profondément divers, atomisé, éparpillé en ce qui concerne sa vision de l'être, en ce qui concerne sa vision du moi, un monde où la notion de spécialiste remplace même la notion de personne. C'est un monde profondément éparpillé au point de vue social et il est évident que nous le retrouvons dans ces entités monstrueuses qui s'appellent les "Etats", que ce soient des super-Etats ou des Etats de petite dimension. Or maintenant nous voyons une véritable perversion qui fait que nous sommes pris par un fatalisme de naissance pour adopter certaines visions. A cela j'ai souvent répondu que je n'étais pas assez fataliste pour accepter que mon passeport me dicte mes idées, ma conviction. Quand je suis entré aux Nations Unies on m'a demandé : "*Qu'est-ce que vous êtes ?*" et on a écrit "*Afghan, docteur en Droit, conseiller juridique*". Or, je suis conscient que quand on dit ça on n'a rien dit du tout, et surtout on ne m'a pas "attrapé". Je crois que ceci est vrai pour chacun de nous et que nous nous définissons de moins en moins par notre état civil, notre nationalité ou notre fortune, alors que l'establishment continue à nous cataloguer selon notre origine, notre nationalité, notre compte en banque, etc ... Or, de plus en plus nous échappons à cela et nous assistons en ce moment à une lutte entre l'universel en chacun et les mises en conformité de toutes sortes. Je dirais que cette lutte représente notre salut.

Disons que cette notion d'État, que j'ai peut-être un peu dramatisée, tend à disparaître. Je conseille à tous les jeunes, s'ils le peuvent, d'avoir une expérience américaine une expérience soviétique d'aller dans les deux pays et de les vivre, parce c'est deux manières de vivre le monde actuel, la modernité. Il s'est trouvé que j'ai pu vivre les deux. Alors, qu'est-ce qui se produit ? Le provincialisme des traditions aux Etats Unis et en Union Soviétique est très fort et c'est l'un des paradoxes de notre époque que le monde soit dominé par deux puissances qui sont extrêmement provinciales, pour lesquelles l'étranger est un imbécile ou existe à peine, n'est fait que pour accéder à la dignité de citoyen américain ou de citoyen soviétique. Cette notion de citoyen se vide, malgré tout, de contenu territorial et national. Etre un citoyen américain, c'est être défini non seulement par des paramètres du sol, d'histoire et d'ethnie mais aussi par une vision de certaines libertés, des droits de l'homme, mêlée d'ailleurs d'économisme et d'une foi très grande dans le progrès scientifique. C'est plutôt un type d'homme correspondant à certaines valeurs, beaucoup plus qu'un type de citoyen, qui se présente. Il se dégage un type d'homme

qui se définit plus par les valeurs dont il se nourrit que par les fatalités de la géographie, ou de la race, ou de l'ethnie. En Union Soviétique également, il y a un type de *homo sovieticus* qui est en lutte avec une conception de la Sainte Russie. Cette tendance qui s'est affirmée pendant la guerre disparaît de plus en plus et est remplacée par une conception de l'appartenance à une communauté, à une vision des choses du monde, beaucoup plus qu'à une appartenance, en abscisse et en ordonnée, à une terre et à une tradition ethnique et historique.

Et nous parlerons maintenant du dernier point, de l'équilibre international. Lorsque j'étais à Mogadiscio, j'ai rencontré un débardeur somalien qui avait une allure très différente des hommes que je voyais d'habitude. Je lui ai demandé qui il était, j'étais mu par un réflexe très occidental, je lui demandais sa nationalité, comme si ça devait m'éclairer sur la suite. Il m'a répondu en disant : *Al-hamdu Lillah*, "Gloire à Dieu", c'est-à-dire qu'il s'est défini par un axe vertical et non pas par une appartenance horizontale à une ethnie, à une tribu, à une communauté. J'ai l'impression que nous arrivons à une civilisation où la notion d'appartenance raciale, territoriale, (même si elle correspond à de grandes et anciennes habitudes) et la notion d'historicité sont en train de disparaître pour faire place à une certaine présence au monde. Là on reconnaît que cette présence au monde peut être également celle du Malien, du Bolivien, du Birman ou du Philippin aussi bien que celle de l'Italien, du Français ou de l'Américain, et là on fait un grand progrès. Je dois dire que les années que j'ai passées à l'UNESCO je ne les regrette absolument pas, elles ont été une grande aventure, une aventure merveilleuse qui a permis de passer d'une notion abstraite de la généralité, sous-tendue par des principes de nationalité, à une notion de présence au monde. Chaque fois que je passais devant l'UNESCO et que je voyais les drapeaux, je me disais qu'il était faux de montrer ça. Par contre c'était très beau quand il n'y avait que les hampes... on avait enlevé les drapeaux, on voyait des barres blanches les unes à côté des autres et elles étaient frémissantes sous le vent, et toutes égales, toutes pareilles, toutes indistinctes. Je crois que cette indistinction est l'un des traits du monde moderne.

Je me rappelle très bien qu'il y a vingt ans, j'étais allé à Honolulu et à l'université quelqu'un m'a demandé :

- « *Mais pourquoi est-ce que vous parlez tellement d'identité culturelle ? Des indiens Peaux-rouges ? Ou des Zoulous ? Tout ça est dépassé. Est-ce que vous ne pourriez pas parler de thèmes universels ?* »
- « *Lesquels ?* »
- « *La pollution* ».
- « *Mais il y a beaucoup de pays où on ne pollue pas et où on serait très content de polluer, mais on n'est pas encore arrivé à cet état-là* ».

Cependant s'affirme la notion qu'au-delà des diversités raciales, nationales, ethniques et même culturelles ou religieuses, il y a une participation au monde, à l'universel. Je redis que ce n'est pas par l'équilibre de la terreur, par les accords économiques, par les conférences culturelles que l'on y arrivera. Si on y arrive ce

sera par un effort humble, individuel et très personnalisé de chaque être, en soi. C'est ce qui fait à la fois le tragique de la situation parce qu'une réforme ne peut passer que par des individus en chair et en os, mais en même temps c'est ce qui fait la grandeur et la responsabilité de chacun. Alors le pari est ouvert : est-ce que la grande catastrophe, qui peut arriver, va devancer une reprise en mains, non seulement morale mais holistique, qui englobe le corps, l'esprit, le psychologique, le moral..., pour en faire je dirais plus qu'une synthèse, le dépassement d'une synthèse, en chacun séparément. Quelles que soient les étiquettes, on voit que le processus est en marche selon des mouvements et des dénominations différentes. Est-ce que ceci va l'emporter, qui est un vrai universalisme ? Ou bien est-ce qu'on va tous périr ensemble ? La question est largement ouverte.